

*ESSAI BIOGRAPHIQUE*  
*NATALIA GOLOVKINA (NÉE IZMAÏLOVA)*  
*(~1765 - 1849)*

Galina Subbotina  
MIMMOC, Univ. de Poitiers

L'un des principaux objectifs de ce texte est d'attirer l'attention sur la contribution à la vie littéraire d'acteurs dont les biographies et les œuvres ont été exclues du canon classique russe constitué au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>. Cet essai aimerait créer un « supplément »<sup>2</sup>, au sens que Derrida donne à ce mot, celui d'un élément qui, malgré son caractère marginal, contribue à la déstabilisation d'un système intellectuel solide et reconnu avec sa prétention à l'universalisme et à la représentation de la totalité des faits réels.

Les deux romans de Natalia Golovkina *Elisabeth de S<sup>3</sup>\*\*\** (1802) et *Alphonse de Lodève* (1807) ont été publiés anonymement. Cet article vise à compenser l'abandon du nom propre, élément crucial de l'identité biographique<sup>3</sup>. Il aspire à faire sortir de l'oubli la biographie de l'écrivaine notamment en étudiant la manière dont sa vie est reflétée dans son œuvre.

---

<sup>1</sup> Au sujet de l'exclusion des femmes écrivaines du canon classique russe, voir, par exemple, GERY, 2020, p. 75-87.

<sup>2</sup> DERRIDA, 1967.

<sup>3</sup> BOURDIEU, 1986.

La littérature russe, on le sait, se caractérise par un respect très marqué pour la parole écrite. Toutefois, à côté de cette valorisation, elle manifeste également un scepticisme à l'égard des mots. Le célèbre aphorisme que Fédor Tioutchev a formulé dans son poème *Silentium*, « *la pensée énoncée est un mensonge* », est à ce titre exemplaire.

Cependant, cet essai n'analysera pas tant l'impossibilité de décrire de manière adéquate tel ou tel phénomène psychologique. Il se tournera plutôt vers ce que Sofia Khagi définit comme une « logophobie »<sup>4</sup> littéraire et étudiera le fonctionnement de la peur qui se cache derrière ce scepticisme et qui empêche de faire entrer dans l'espace public, ce qu'il est, en réalité, interdit de verbaliser. Pour reprendre la formule paradoxale mais percutante d'Ulf Olsson, notre attention se portera sur le silence, perçu comme une « cruauté parlante »<sup>5</sup>. Outre les différentes formes de mutisme, nous nous intéresserons aussi à d'autres traces de violence telles que l'adaptation, le travestissement ou, pour continuer à parler avec Tioutchev, les « mensonges », générés par la recherche de formes socialement acceptables pour pouvoir parler de son vécu.

*Chapitre I dans lequel Natalia Golovkina est environnée par des secrets de sa famille et de la cour impériale russe*

Des informations essentielles de la biographie de Natalia Golovkina, née Izmaïlova, nous font défaut. Par exemple, nous ne connaissons pas exactement sa date de naissance pour laquelle on trouve aussi bien 1765 que 1768 ou 1769. Il en va de même pour d'autres membres de sa famille : en ce qui concerne sa sœur aînée

---

<sup>4</sup> OLSSON, 2013, p. 1-35.

<sup>5</sup> KHAGI, 2013, p. 5.

Maria (ou Mimi comme on l'appelait en famille) les indications varient entre 1760 et 1757.

S'agit-il de simples erreurs ou d'une stratégie matrimoniale consistant à diminuer son âge ? Si l'on en croit le roman de Natalia Golovkina, une jeune fille de 25-26 ans n'a pratiquement aucun espoir de se marier<sup>6</sup>. Le désir de corriger ces dates devient alors logique. Si l'on admet que Natalia est née en 1765, son mariage avec Fédor Golovkine est conclu lorsqu'elle est âgée de 25 ans. L'époux, né en 1766, est d'ailleurs plus jeune qu'elle, ce qui pourrait également expliquer ces changements de dates.

Du côté de sa mère Ekaterina (1732-1774), née Saltykov, Natalia était apparentée aux puissants clans des Saltykov et des Golitsyne, et à d'autres familles influentes par l'intermédiaire de ses grands-parents : Dolgorouki, Troubetzkoï, Romodanovski... Cependant, l'histoire de ses célèbres aïeux comportait un certain nombre de secrets que ses parents auraient certainement aimé passer sous silence.

C'est le cas de Sergueï Saltykov<sup>7</sup>, l'oncle de Natalia, connu comme l'un des plus séduisants cavaliers de l'époque d'Élisabeth et comme le premier favori de Catherine II, père supposé de l'empereur Paul I<sup>er</sup>. Certains historiens sont convaincus que l'impératrice Élisabeth avait arrangé cette aventure amoureuse et qu'après la naissance de Paul, elle avait envoyé Sergueï en mission diplomatique à Stockholm pour l'éloigner. Selon une autre hypothèse, Catherine II, inquiète par les possibles prétentions de son fils, aurait fait courir le bruit qu'il n'était pas un héritier

---

<sup>6</sup> Sur l'âge des mariages au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir MIRONOV, 2003, p. 160-179.

<sup>7</sup> *Russkij biografičeskij slovar'*, 1904. t. 18.

légitime. Quoi qu'il en soit, après l'accession au pouvoir de Catherine, son favori demeura en exil honorifique, servant comme ambassadeur à Paris, Hambourg et Dresde.

L'histoire familiale de la future écrivaine était donc liée à la vie de la maison régnante russe, à la biographie de Catherine II et à la politique européenne. Par l'entremise de l'oncle de Natalia, même s'il ne fut pas un diplomate brillant, les habitants de Severskoïe avaient des relations avec les capitales européennes, ce que la majorité des familles russes de l'époque ne pouvaient se permettre.

D'un point de vue plus personnel, la vie de Natalia semble avoir été profondément marquée par le décès de sa mère en 1774, à l'âge de 42 ans, alors que ses filles étaient encore très jeunes. Bien que publié trente ans après cette perte, le roman *Élisabeth de S\*\*\** est traversé par le motif de la mort maternelle. Le texte littéraire semble posséder une fonction « thérapeutique » et aide l'autrice à surmonter cet événement tragique.

Trois personnages du roman n'ont pas de mère : Antoine, fiancé de la protagoniste, Alexandrine de M\*\*\*, fille de l'ambassadeur russe à Vienne, et Élisabeth elle-même, qui perd, elle aussi, sa mère, quoique, contrairement à l'écrivaine, elle subisse cette perte à un moment où son bonheur conjugal est déjà assuré. Tout comme les contes de fées apprennent aux enfants à maîtriser leurs émotions négatives, le roman permet de revivre plusieurs fois le deuil sous des formes atténuées, moins douloureuses que dans la vie réelle.

La figure du père ne s'acquittant qu'assez mal de ses devoirs est également démultipliée dans le roman. Il s'agit tout d'abord du père d'Antoine, qui prend ses décisions en se fiant principalement aux conceptions de son entourage. L'ambassadeur

russe à Vienne est lui aussi systématiquement manipulé par sa fille. À cela s'ajoute le père décédé d'Élisabeth, source des malheurs et des déceptions de sa mère. C'est par la faute de ce père qui a ruiné financièrement sa famille que sa femme et sa fille doivent quitter Saint-Pétersbourg pour s'occuper de leur domaine. Derrière cette variété de situations, on peut deviner un autre secret de famille : la disgrâce de Pierre Izmaïlov, le père de Natalia.

Pierre Izmaïlov (1724-1807) appartenait à une ancienne maison de boyards, l'une des plus influentes et des plus riches de Russie<sup>8</sup>. Issus de la principauté de Riazan, les Izmaïlov ont d'abord servi le prince local avant de passer au service de celui de Moscou. Ils se sont acquittés de plusieurs missions militaires et diplomatiques importantes. Malgré ce passé familial brillant, la carrière de Pierre fut compromise : proche de l'empereur Pierre III, il fut éloigné de la cour par Catherine II après son arrivée au pouvoir. Ayant appris l'imminence du coup d'État organisé par Catherine II contre Pierre III, Pierre Izmaïlov en avait informé ses supérieurs. En conséquence, le comte Passeck, l'un des principaux conjurés, avait été arrêté et le coup d'État avait dû être avancé, ce qui avait exposé Catherine à un grand danger<sup>9</sup>. Pendant le règne trentenaire de Catherine, Pierre Izmaïlov resta dans son domaine, ne prenant pas le risque de rappeler à l'impératrice ce qu'elle voulait sans doute, sinon oublier elle-même, du moins faire oublier à ses sujets : l'histoire de son accession au pouvoir.

Tombé en disgrâce, le père de Natalia se consacra à ses terres. A proximité de la rivière Severka au bord de la Moskova, il construisit une nouvelle résidence, aménagea un parc et, avec l'aide d'autres paroissiens, éleva une grande église en pierre. De nos

---

<sup>8</sup> SOLOV'EV, 2000, p. 8, 26, 46.

<sup>9</sup> *Russkij biografičeskij slovar'*, 1897, t. 8.

jours, la vaste maison familiale et son parc sont en partie conservés et accessibles dans cette région encore isolée, à une centaine de kilomètres au sud-est de Moscou<sup>10</sup>.

Pierre Izmaïlov ne revint à la cour qu'à un âge avancé, lorsque, après la mort de Catherine, le nouvel empereur se proposa de récompenser les proches de Pierre III. Il étonna la cour par ses habits anciens datant de l'époque d'Elisabeth et par la hallebarde qu'il prenait avec lui aux réceptions impériales. Il était régulièrement invité aux dîners familiaux de Paul et, en 1796, il obtint le rang de conseiller d'État et fut décoré de l'ordre d'Alexandre Nevski. Un an plus tard, l'empereur lui offrit mille paysans dans plusieurs villages plus ou moins éloignés de Moscou. Peu après, le vieillard présenta sa démission et se retira dans son domaine de Severskoïe.

La fin de sa vie fut également remarquable. Un an avant sa mort et plus de 50 ans avant le manifeste d'Alexandre II sur l'abolition du servage, il affranchit ses paysans, les autorisant à devenir fermiers libres. Ce geste témoigne d'une conscience critique vis-à-vis de la société russe où la cruauté envers les paysans était répandue. Peut-être essayait-il de compenser les actes redoutables de certains membres de sa famille qui ont incarné pour les contemporains et les historiens les aspects les plus sombres du servage : la célèbre Saltytchikha, dont le procès a inauguré le règne

---

<sup>10</sup> SAVINOVA, 2008, p. 191-200 et ALEKSANDROVA et *al*, 1979, p. 71-72.

de Catherine II<sup>11</sup>, et Lev Izmaïlov<sup>12</sup>, le tortionnaire de paysans et prototype du personnage de Troekourov dans la *Fille du capitaine* de Pouchkine.

Le roman de Natalia Golovkina, sous une forme dissimulée, reprend l'histoire de la disgrâce de son père. Dans l'œuvre, Elisabeth et sa mère ne peuvent quitter leur domaine pour des raisons financières, tandis que les deux rivales d'Elisabeth mènent une vie très mondaine. Mademoiselle Glébine et Alexandrine de M\*\*\* s'adonnent à de nombreux divertissements sans être limitées dans leurs déplacements. Néanmoins, elles sont toutes deux représentées comme des intrigantes incapables d'éprouver des sentiments profonds, et leurs projets de nuire à Élisabeth et de construire leur bonheur à ses dépens ne se réaliseront pas. Une autre petite compensation littéraire pour les souffrances endurées par la famille de Pierre Izmaïlov...

Elisabeth semble quelque peu incolore par rapport aux autres jeunes filles du roman. Cette idéalisation de la protagoniste, dépourvue de défauts marquants, peut être interprétée comme une transposition romanesque de la vie de l'écrivaine facilitant l'exploration des thèmes importants, mais difficiles d'aborder directement. Par son comportement « modèle », Elisabeth détourne l'attention du lecteur des questions plus délicates. Natalia Golovkina les éloigne de l'héroïne principale en les plaçant à la périphérie du roman où, comme on le montrera plus loin, elles

---

<sup>11</sup> BARTENEV, 1865. Condamnée à la prison à vie pour avoir tué des dizaines de serfs, Daria Saltykova (née Ivanova) perd en outre le droit de porter le nom de famille de son père comme celui de son mari. Catherine II remplace également le pronom « elle » par le pronom « il » dans les documents du procès.

<sup>12</sup> SLAVUTINSKIJ, 1985, pp. 219-289.

sont visibles dans les destins de plusieurs personnages secondaires. Mais on peut ajouter d'autres informations quant aux origines d'Elisabeth, ce que nous pouvons faire grâce à des recherches effectuées dans les Archives d'État de Litoměřice (République tchèque) au cours de l'été 2023.

Après la mort de sa mère, Natalia Golovkina aurait vécu avec une tante et une cousine décédée à 22 ans et à laquelle elle était très attachée. C'est du moins ce qu'elle raconte à une soirée mondaine consacrée... aux rêves. Voici le récit qu'en fait un ami des Golovkine :

Madame de Golovkin depuis l'âge de 8 ans<sup>13</sup>, a été élevée avec une cousine, qu'elle aimait passionnément et qui est morte à 22 ans. C'était une jeune personne jolie au possible, tous les talents [...]; elle avait une passion malheureuse, enfin elle désirait la mort. Un jour elle rêve qu'elle fait dire une messe pour le succès de je ne sais quoi qu'elle désirait. Le prêtre se trompe et dit pour elle les prières des morts, elle s'en aperçoit et lui dit qu'il se trompe. « Laissez-moi faire, dit le prêtre, c'est égal », il continue. Cette cousine tombe malade ; « Ah, ma cousine, dit-elle à Madame de Golovkin, si ce pouvait être une fièvre chaude, et que je mourusse ». En effet au bout de 9 jours elle mourra. Madame de Golovkin regretta prodigieusement et la pleure encore, il n'est donc pas bien étonnant qu'elle la voie souvent en rêve. Un jour elle la voit habillée comme le jour où elle était tombée malade qui vient s'asseoir sur le lit de Madame de Golovkin. Elles causaient ensemble : « Où donc êtes-vous », lui demande Madame de Golovkin. « Dans ce moment-ci, on me juge, on pèse mes bons et mauvais actes et cela durera six semaines ». « Mais puisque nous avons le temps de causer, dites-moi que fait-on là-

---

<sup>13</sup> L'âge de 8 ans au moment de la mort de la mère pourrait, entre autres indices, confirmer l'année 1765 comme date de naissance de Natalia.

haut ? » « Ne me demandez pas, répond la cousine, cela troublerait vos derniers moments ». <sup>14</sup>

Ce texte, ainsi que plusieurs autres « songes » relatés lors de la soirée rappellent la complexité de la pensée romantique qui prend forme dans la société et dans la littérature de l'époque. Dans le récit, les souvenirs et les rêves, la vie terrestre et le monde de l'au-delà s'entremêlent, se complètent, s'emboîtent l'un dans l'autre en se remettant en question, déstabilisant l'image globale du monde.

Le mélange de vécu et d'onirique empêche d'établir avec certitude les liens possibles entre le personnage d'Elisabeth et la biographie de Natalia Golovkina. Faute d'autres preuves d'existence de cette cousine, deux hypothèses semblent plausibles. D'après la première, le personnage d'Elisabeth reflète ce qui s'est passé avec une jeune fille que Golovkina côtoyait dans son enfance. De ce point de vue, une autre héroïne du roman prend du relief : Sophie, cousine d'Elisabeth, orpheline disgracieuse élevée par la comtesse de S\*\*\*. Ce personnage secondaire renvoie discrètement à la vie de Golovkina qui a également perdu sa mère. L'autre hypothèse voudrait qu'au cours de la soirée, Natalia s'inspire du roman pour présenter sa propre vie. Dans ce cas, la cousine décédée n'aurait pas existé et serait passée du roman à la réalité sous forme d'un rêve raconté par l'écrivaine. Dans le contexte de la littérature romantique, une telle transition semble également possible.

Avec Sophie, d'autres personnages secondaires prennent une importance plus grande pour la compréhension du roman car des expériences personnelles sont plus facilement transposables

---

<sup>14</sup> Archives d'État de Litoměřice (République tchèque), liaison Děčín, fonds Clary-Aldringen (FOND CLARY), c. 158, p. 459-461.

dans les parties du texte moins exposées à l'attention des lecteurs. La figure d'Alexandrine de M\*\*\* en particulier peut ainsi faire écho à la vie que Natalia Golovkina mena après son départ de Russie : orpheline de mère, elle appartient au monde diplomatique, aime et pratique le théâtre. En outre, elle est âgée de 25 ans et cherche désespérément à se marier car, comme l'explique un des personnages du roman, elle n'est « *plus dans sa première jeunesse* », et on aperçoit « *ses vingt-cinq ou vingt-six ans bien comptés sur sa physionomie* ». Or la question du mariage était particulièrement sensible pour Natalia et pour sa sœur, filles d'un homme tombé en disgrâce.

Le personnage d'Annette Glébine peut quant à lui être associé à l'expérience vécue par Natalia à l'époque de son mariage avec Fédor : Annette Glébine habite en effet à Saint-Petersbourg et participe à la vie mondaine de la capitale. Plusieurs détails sont particulièrement frappants. A la fin du roman, Annette Glébine est punie sévèrement par le destin : elle s'éborgne en tombant d'une chaise, tandis qu'Alexandrine perd sa beauté en raison d'une inflammation du visage qui n'a pas été traitée à temps. Certes, ce type de châtement symbolique est un lieu commun de la littérature européenne de l'époque, mais il prend une signification différente si l'on se penche sur le portrait de Natalia Golovkina par Henri Viollier, réalisé l'année de son mariage. Le peintre y a représenté une belle jeune fille aux grands yeux bleus, aux traits réguliers, aux boucles blondes et au sourire calme. Mais un regard attentif remarquera que l'artiste a choisi un point de vue bien particulier : la moitié du visage de Natalia n'est que partiellement visible et deux cicatrices près de son œil gauche restent très bien dissimulées.

Nos recherches confirment cette observation : le portrait de Viollier embellit considérablement Natalia Golovkina, alors

que quasiment toutes les descriptions de l'écrivaine utilisent le mot « laide ». Marie-Sidonie de Clary, par exemple, présente ainsi Natalia Golovkina dans son journal de 1803 : « *Madame Goloffkin est une Dame extrêmement laide, très bien faite et remplie de prétentions, elle écrit des Romans, joue la Comédie avec beaucoup d'accents, un organe désagréable, mais beaucoup de connaissance du Théâtre.* »<sup>15</sup> Charles-Joseph (Lolo) de Clary-Aldringen enregistre dans son journal à la mi-juin 1803 : « *Bal. Pauvre bal, bien peu de monde. Madame de Golovkin qui venait d'arriver plus laide que jamais...* ».<sup>16</sup>

Ces commentaires désobligeants rendent encore plus compréhensible le désir de l'écrivaine de se soustraire à l'attention du public et d'anonymiser son texte. L'atmosphère de secret et de mystère pourrait être pour elle un moyen de promouvoir son propre travail comme cela sera le cas de la poétesse Elizaveta Dmitrieva au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Boiteuse et pas particulièrement jolie, elle publia, sous le pseudonyme de Cherubina de Gabriac, des œuvres qui provoquèrent un véritable culte chez les amateurs de poésie.

Les ressemblances de la biographie de Natalia Golovkina avec Sophie de S\*\*\*, Annette Glébine et Alexandrine de M\*\*\* transforment le roman en une sorte de confession, reléguée en grande partie à la périphérie du récit et confiée à des personnages secondaires. Autour d'Elisabeth passive et effacée se dissimule ainsi l'expérience personnelle riche et variée de l'écrivaine, marquée par des années de vie mondaine intense, d'abord à Saint-Pétersbourg, puis à Naples, Berlin, Vienne et dans de nombreuses stations balnéaires à travers l'Europe. C'est d'ailleurs cette vie

---

<sup>15</sup> FOND CLARY, c. 111, p. 30-31.

<sup>16</sup> FOND CLARY, c. 158, p. 197.

d'intrigues qui intéressera les auteurs de la version russe du roman confessionnel. Par exemple, dans *Un héros de notre temps* de Lermontov, bien qu'écrit trente ans après le roman de Natalia Golovkina, on trouve le même goût pour l'analyse de la vie mondaine à côté d'une histoire d'amour inspirée par la biographie de l'auteur<sup>17</sup>.

La préférence pour le roman épistolaire peut également s'expliquer par la biographie de l'autrice. Les communications postales deviennent beaucoup plus fiables dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les lettres n'ont plus uniquement une fonction pragmatique<sup>18</sup>. Retranchés sur eux-mêmes à la suite de la disgrâce de Pierre Izmaïlov, les membres de la famille Izmaïlov vivaient dans un isolement qui les poussait à se tourner vers leur existence. Cette affirmation de la subjectivité, tendance cruciale de la littérature romantique naissante, est un résultat inattendu des événements qui ont contraint les Izmaïlov à vivre en exil. Paradoxalement, l'exclusion de la grande Histoire, considérée à l'époque comme un échec social, a aidé Natalia à s'explorer et à s'exprimer dans le genre romanesque, dans lequel l'introspection est fondamentale.

Dans le contexte de l'évolution des valeurs, certains membres de la famille Izmaïlov ont cherché à se faire reconnaître dans la société aristocratique par leurs réalisations culturelles. C'est ainsi que l'un des parents de Natalia Golovkina, Vladimir Izmaïlov, représentant d'une branche pauvre du clan, a suivi la voie littéraire envisagée par Natalia. Comme elle, il s'est intéressé à la littérature sentimentaliste en se rapprochant de Nikolai Karamzine et d'Ivan Dmitriev. Fervent admirateur de Rousseau, il est l'auteur

---

<sup>17</sup> SUBBOTINA, 2017.

<sup>18</sup> Voir BAUDIN, 2009 et JOUKOVSKAĀ, 1999.

d'œuvres qui furent célèbres en son temps : *Le Lac de Rostov* (1795), *Voyages dans la Russie méridionale* (1800-1802) et de nombreux articles publiés dans le *Messenger de l'Europe*.

*Chapitre II dans lequel Natalia Golovkina est priée  
de se taire*

La vie de Natalia change radicalement à partir de 1790 après son mariage avec Fédor Golovkine (1766-1823). Les deux époux appartiennent à des puissantes familles russes qui ont perdu leur importance à la suite de persécutions politiques.

L'influence des Golovkine s'était établie à l'époque de Pierre le Grand : en 1706, Gavriil Golovkine, ami très proche du tsar, devint le premier chancelier dans l'histoire russe et réussit à garder son poste auprès de quatre empereurs et impératrices. Pendant plusieurs décennies, il contrôla les affaires étrangères de la Russie et fonda une dynastie de diplomates<sup>19</sup>. Cependant, à l'instar de celle des Saltykov, cette brillante histoire eut des suites tragiques. Les Golovkine tombèrent en disgrâce à l'époque de l'impératrice Elisabeth quand seule une petite partie du clan échappa aux persécutions en restant à l'étranger. Mikhaïl, fils de Gavriil et ambassadeur à Berlin, fut exilé en Sibérie après la révolution de palais organisée par l'impératrice Elisabeth (1741). Anna, fille du chancelier, fut condamnée à l'ablation de la langue pour avoir participé au complot de Lopoukhine (1743) et finit ses jours en Sibérie. Alexandre (un autre fils de Gavriil) fut ambassadeur à Berlin, Paris et La Haye. Marié à la riche comtesse Dohna, il refusa de retourner en Russie et devint le fondateur de la branche européenne de la famille Golovkine. Un

---

<sup>19</sup> Voir DOLGORUKOW, 1867.

de ses fils (Alexandre) fut connu pour son originalité. Admirateur de Rousseau, il appliqua les principes de ce philosophe à l'éducation de ses enfants et composa un traité sur l'éducation intitulé *Mes idées sur l'éducation du sexe, ou Précis d'un plan d'éducation pour ma fille*<sup>20</sup>. Il semble que ce traité ait été destiné à compléter les réflexions de Rousseau sur l'éducation des garçons exposées dans *L'Émile*. Pendant un voyage de ce dernier Golovkine à Paris, sa fille Amélie étonna leurs connaissances en s'habillant en garçon le matin, et en fille l'après-midi<sup>21</sup>. Ces idées n'étaient pas dépourvues d'originalité et plurent beaucoup à Rousseau. S. Bonnet, biographe de Fédor Golovkine, cite ces mots de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* :

Je suis aussi touché qu'honoré de l'intérêt que veulent bien prendre à moi M. et M<sup>me</sup> Golovkine et je vous prie de leur témoigner ma reconnaissance. La route qu'ont prise pour l'éducation de leurs enfants est sans contredit la plus difficile et celle dont le succès marque le mieux la vertu des parents.<sup>22</sup>

Après la mort de l'impératrice Elisabeth, la situation politique étant changée, quatre des petits-fils d'Alexandre Golovkine décidèrent de retourner en Russie à la recherche d'une carrière prestigieuse. Grâce aux recommandations de sa tante, la comtesse de Kameke, Fédor Golovkine entra dans le cercle proche de l'impératrice Catherine II.

---

<sup>20</sup> Le livre *Mes idées sur l'éducation du sexe, ou Précis d'un plan d'éducation pour ma fille*, 1778, est parfois attribué à Fédor Golovkine, alors qu'il est né en 1766.

<sup>21</sup> BONNET, 1905, p. 47.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

Les Golovkine furent même autorisés par Catherine à ne pas se convertir à l'orthodoxie et à conserver leur foi protestante. Fédor mentionne dans ses mémoires les tentatives entreprises par la famille de sa fiancée pour le convertir avant son mariage<sup>23</sup>. Comme il l'atteste lui-même dans sa correspondance, son mariage fut une alliance arrangée qui prenait en compte l'origine et la situation financière de sa femme. Dans une de ses lettres, conservée dans les Archives d'État de Litoměřice, il révèle également que la famille de Natalia l'a accueilli avec méfiance :

Ah ! vous ne savez pas combien il est odieux de tomber dans une maison où tout vous est inconnu, où chacun avant d'avoir rien fait pour les mériter, réclame impertinemment votre confession et tous vos soins ; où tous sont réunis pour vous connaître ou vous juger, où à chaque fois que vous sortez de la chambre, l'ennuyeux tribunal se trouve rassemblé pour examiner tous vos dits, faits et gestes ; où vous êtes fort longtemps entre le trop et le trop peu de procédés ; où vous voyez trop tôt ou trop tard que vous êtes déplacés. Bénissez donc le ciel de votre étoile ; vous n'avez pas cet odieux noviciat à faire.<sup>24</sup>

Cette attitude à l'égard de son futur époux se reflète également dans le roman de Natalia Golovkina où l'écrivaine critique la méfiance de la mère d'Élisabeth vis-à-vis d'Antoine. Dans le roman, les soupçons de la mère manquent de détruire le bonheur de la fille, et ce n'est que grâce à de nombreuses coïncidences et à l'intervention d'un grand nombre de bienfaiteurs qu'Élisabeth et Antoine parviennent finalement à se marier.

Le mariage avec Fédor change la vie de Natalia, car son époux appartient au cercle intime de Catherine II. À son arrivée en

---

<sup>23</sup> GOLOVKINE, 1905, p. 140.

<sup>24</sup> Cité dans MAGNE, 2017, p. 219.

Russie en 1783, il est rapidement nommé chambellan de l'impératrice. En 1788-1790, pendant la guerre contre la Suède, il obtient le poste d'aide de camp du comte Ivan Saltykov, commandant de l'armée. Peu après, il se rapproche de Sergueï Zoubov, le dernier favori de l'impératrice, et pendant plusieurs années, jusqu'en 1794, il sera son « lecteur et valet de chambre »<sup>25</sup>, comme le rappelle avec mépris Varvara Golovina, demoiselle d'honneur de Catherine II. Au bout de quelques années, Golovkine acquiert une réputation d'homme peu fiable, beau parleur, enclin aux intrigues et aux dépenses déraisonnables. Son soutien à la demande du prince Ksawery Lubomirski, qui exige des héritiers de Potemkine le remboursement d'une dette de 4 millions de roubles<sup>26</sup>, cause la fin de sa carrière à la cour. Catherine, restée fidèle à la mémoire de son ancien favori et protégeant ses héritiers, tente d'étouffer l'affaire. L'initiative brouillonne de Fédor l'irrite et, pour le punir, elle refuse de payer les dettes d'un montant de 60 000 roubles que Golovkine a faits étant également très dépensier<sup>27</sup>. Le courtisan tombé en disgrâce fut d'abord contraint d'aller dans la propriété de sa femme, puis, grâce à l'intercession de Zoubov, dans un honorable exil diplomatique à Naples en tant qu'ambassadeur<sup>28</sup>.

En 1794, les Golovkine partent pour la mission en Italie. En chemin, le couple s'arrête longuement, d'abord à Berlin, puis à Vienne et dans plusieurs villes italiennes. Ils passent une partie du

---

<sup>25</sup> GOLOVINA, 1910, p. 56.

<sup>26</sup> Ksaverij Ljubomirskij (1747-1819) appartenait à une puissante famille polonaise. Potemkine possédait beaucoup de terres en Pologne et avait l'habitude « d'oublier » ses dettes. Dans le cas de Ljubomirskij, il s'agit d'une somme particulièrement importante. BRIKNER, 1891, p. 270-271.

<sup>27</sup> *Arxivknjazja Voroncova*, 1876, p. 96-97, lettre de Fedor Rostopčîn.

<sup>28</sup> GOLOVINA, 1910, p. 56.

voyage séparément. Tandis que Fédor commence à exercer ses fonctions à Naples, Natalia, tombée malade, reste encore à Rome. Son mari l'attend pour ouvrir les portes de sa maison et commencer à recevoir des invités. Parmi le contenu des valises de Natalia, qui auraient dû venir de Rome mais qui furent volées en chemin, Fédor énumère des jupons, des vêtements en mousseline, ainsi que des dessins précieux et des livres ornés de gravures<sup>29</sup>. Natalia emportait donc à Naples une riche garde-robe, ce qui confirme l'attention qu'elle portait à ses tenues, souvent mentionnée par ses connaissances. Ses autres affaires perdues prouvent aussi son intérêt pour la littérature et les arts.

Pourtant Natalia et Fédor, pour qui le monde des intrigues n'était pas nouveau, ne parvinrent pas à s'adapter à la vie de la cour napolitaine, bien que le royaume de Naples fût soucieux d'entretenir des relations amicales avec la Russie. Il entre en conflit avec la reine Marie-Caroline au point qu'elle demandera son rappel en Russie moins d'un an après sa nomination.

Nous connaissons certains détails de ce qui se passait à Naples grâce à une lettre de justification que Fédor envoya à Catherine II depuis Rome, en février 1795. Il rapporte, par exemple, qu'à peine arrivé dans le royaume, il fut entouré d'attentions et d'intrigues qu'il peine à comprendre. Il raconte également qu'au retour de Natalia de Rome, où elle avait été retenue par la maladie, celle-ci fut invitée à la cour ; cependant, l'accueil intéressé de Marie-Caroline suscita en elle de vives réticences :

M<sup>me</sup> de Golovkine était à la cour et a conquis, tout étonnée d'un si prompt succès, le cœur de la reine, qui, comme je l'avais prévu et

---

<sup>29</sup> GOLOVKINE, 1905 - 2, p. 410.

redouté, débuta par lui parler d'affaires. Je ne pouvais me tromper sur le but de Sa Majesté. Elle m'avait souvent questionné et plaisanté sur mon attachement pour ma femme ; j'en avais donné pour raison son esprit et la sûreté de son caractère. Il était donc naturel de la croire en possession de ma confiance et de lui supposer quelque influence sur mes résolutions. Je crus ne pouvoir mettre trop tôt des bornes à ce nouveau moyen d'intrigues. J'écrivis à la reine pour la remercier de l'accueil dont elle avait honoré M<sup>me</sup> de Golovkine et, comme profitant de l'occasion, je la prévins que n'étant nullement au fait des affaires ni en mesure de se mêler de politique, j'osais, craignant que cela ne résulte pas en une quelque indiscretion ou un quelque autre désagrément, la prier de ne jamais lui en parler.<sup>30</sup>

Conseil fut fait à Natalia également de ne pas parler de politique, mais plutôt de s'en tenir à la vie mondaine. Dans la lettre de Fédor à Catherine II, on rencontre pour la première fois des informations sur la passion de Natalia pour l'opéra et le théâtre. On trouve aussi des traces de cet intérêt dans le roman *Élisabeth de S\*\*\** dans lequel l'écrivaine cite de nombreuses œuvres musicales italiennes populaires à son époque. Mais ces fréquentes sorties de Natalia auraient elles aussi porté préjudice, en provoquant des rumeurs selon lesquelles le roi Ferdinand se rendait exprès à l'opéra pour rencontrer l'épouse de l'ambassadeur russe. D'après Fédor, ces bruits allèrent jusqu'à susciter la jalousie de Marie-Caroline, prévenue par Lady Hamilton en personne :

Lady Hamilton, un jour que l'on se promenait au jardin de la favorite, ayant entendu le roi vanter l'élégance de M<sup>me</sup> de Golovkine et la pureté avec laquelle elle parle la langue italienne, courut chez la reine et vint en larmes et comme malgré elle l'avertir que Sa Majesté en était très amoureuse, et, comme à de fausses nouvelles il faut ajouter de faux détails, elle le lui prouva, en disant que le roi n'allait si souvent à l'Opéra

---

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 407.

que pour voir M<sup>me</sup> de Golovkine qui, de son côté, ne cessait de lorgner Sa Majesté. Le fait est que l'une ne voit pas à la distance d'un pied sans besicles et que l'autre, pour être libre dans ses regards, tient toujours son chapeau devant ses yeux.<sup>31</sup>

Cependant, la véritable raison de l'échec de la mission de Fédor Golovkine à Naples ne fut pas la jalousie, mais sa propre imprudence. Lors d'une réception royale, Fédor chanta une chanson satirique dirigée contre Marie-Caroline, ce que la reine ne tarda pas à apprendre. Le texte de la chanson n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais on attribue, tantôt à Fédor, tantôt à Natalia, une phrase au sujet du couple royal : « *Ni le roi ne sait parler, ni la reine se taire, ni leurs enfants se bien tenir...* »<sup>32</sup>. La réaction de la reine fut immédiate, elle exigea le rappel de Golovkine, tout en expliquant dans sa correspondance avec Razoumovski, ambassadeur russe auprès de la cour des Habsbourg à Vienne, que cette décision ne visait pas à changer les relations avec la Russie :

Je vous ai écrit de Golovkine. C'est le plus violent bavard qui sur la terre existe, et je le crois un homme dangereux, créature d'Azara, Espagnol, Prussien, antiautrichien, antianglais. Pour un ministre russe, c'est une drôle de bête. Ou est-ce haute politique pour découvrir les intentions ? Enfin, il ne m'inspire aucune confiance. Dites-moi, Razoumoffsky, comment est-il vu et cru à Pétersbourg ? Car je serais intéressée à être bien avec la Russie [...]<sup>33</sup>

Golovkine fut contraint de quitter Naples et, à son retour en Russie, Catherine II l'envoya en exil à Pärnu, une petite ville de Courlande (actuellement en Estonie). Natalia, quant à elle, passa

---

<sup>31</sup> GOLOVKINE, 1905 - 2, p. 415.

<sup>32</sup> PINGAUD, p. 26.

<sup>33</sup> WEIL, 1911, p. 310-311.

plusieurs mois à Berlin avec le père de Fédor avant de se décider à le rejoindre. Cependant, il semble que le modèle de bonheur sentimental présenté dans le roman *Elisabeth de S\*\*\** soit loin de ce que le couple a réellement vécu. Leur retrait du monde ne leur apporta pas le bonheur conjugal. Fédor raconte dans ses mémoires qu'il espérait que la présence de Natalia adoucissait son exil, mais que sa femme supportait très mal les conditions de vie à Pärnu, conditions qui finirent par affecter d'abord son humeur, puis sa santé, malgré tous les efforts de Fédor pour la distraire. Pour lui changer les idées, il organisait des promenades ainsi que des sorties pour assister à des spectacles forains. Comme Natalia adorait le théâtre, Fédor la portait dans ses bras pour qu'elle ne se salisse pas dans la boue qui entourait les baraquements où se produisent les artistes<sup>34</sup>.

Les souvenirs d'une vie dans un petit village au bord de la mer Baltique trouveront un reflet peu perceptible dans *Elisabeth de S\*\*\**. Certes, le domaine d'Elisabeth se trouve en Livonie, non loin de Pärnu. Mais le choix de ce lieu n'est peut-être pas inspiré par l'exil de Natalia, mais plutôt par le fait que la famille Golovkine y possédait des terres. D'autre part, la localisation des événements à la périphérie de l'Empire russe, le fait que la correspondance des personnages se fasse avec des étrangers et en français, devraient, paradoxalement, faciliter l'adaptation du texte à l'espace littéraire russe, où ce type d'œuvres semble encore trop novateur et nécessite des stratégies de protection élaborées. Le choix d'un environnement étranger devrait expliquer l'écart par rapport à la norme russe.

---

<sup>34</sup> GOLOVKINE, 1905, p. 272.

*Chapitre III dans lequel Natalia est accusée d'être  
d'une vanité démesurée*

L'exil à Pärnu sera de courte durée, non grâce aux efforts des deux infortunés — qui osent même envoyer un cadeau à Catherine II dans l'espoir d'améliorer leur sort —, mais parce qu'après la mort de l'impératrice en 1796, Paul I<sup>er</sup> libère tous ceux qui sont persécutés par sa mère. Le père de Natalia et son mari profitent tous deux de ce renversement. Fédor se voit confier le prestigieux poste de maître de cérémonie, mais à condition... qu'il ne fasse jamais de blagues. À l'évidence, sa réputation de mauvaise langue n'est pas oubliée. En raison des doutes exprimés quant à sa capacité à s'adapter aux exigences de la cour et aussi à cause du caractère imprévisible de Paul, Fédor perçoit sa position comme humiliante et ses fonctions comme extrêmement difficiles<sup>35</sup>.

Fédor et Natalia, après l'échec de leur mission à Naples, accordent une importance toujours plus grande à la vie culturelle. Ainsi, de 1797 à 1798, Golovkine participe à la rédaction des mémoires de Stanislaw Poniatowski, le roi polonais qui a vécu à Saint-Pétersbourg après les deux partages de la Pologne. Cette activité l'aide à prendre conscience de l'importance de ses propres expériences. Quelques années plus tard, Fédor écrira ses souvenirs sur le règne de Paul I<sup>er</sup>. D'abord publiés en France en 1905, puis traduits en russe, ils sont considérés aujourd'hui comme une source historique relativement importante. La proximité avec Poniatowski et la ressemblance de leurs aspects physiques a d'ailleurs induit en erreur des historiens de l'art. On n'a pas reconnu Poniatowski sur un portrait peint par Elisabeth Vigée-Lebrun, émigrée ayant vécu en Russie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de

---

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 129.

sorte que ce tableau a été pris pour un portrait de... Fédor Golovkine.

De son côté, Natalia tente de partager avec ses compatriotes les nouvelles tendances européennes en matière de vie mondaine qu'elle connaît désormais de première main. Dans la correspondance de Fédor, on trouve les souvenirs de ses tentatives de changer les coutumes de la haute société russe. Par exemple, elle essaie, sans trop de succès, de faire asseoir les invités en petits groupes au lieu de les aligner le long des murs, afin qu'ils puissent discuter plus librement.

Entre-temps, la carrière de Fédor est à nouveau interrompue, et ce de manière presque aussi abrupte que sous Catherine II. En 1800, il est exilé dans les domaines de sa femme tout simplement parce qu'il a demandé la permission de démissionner de son poste. Le couple connaît cependant un nouveau coup de chance grâce au complot contre Paul, assassiné en mars 1801. A ce moment, Fédor parvient à quitter la Russie où il ne retournera que pour des séjours ponctuels. Plusieurs années de suite, on retrouvera les deux époux, tantôt ensemble, tantôt séparés, un peu partout en Europe ce qui prend l'aspect à la fois d'une émigration politique et d'un Grand Tour prolongé. Ensuite, entre 1808 et 1810, le couple se séparera définitivement sans qu'il s'agisse pourtant d'un divorce officiel et, alors que Natalia reviendra en Russie, Fédor s'installera à Paris où il restera jusqu'en 1815. Plus tard, il sera surtout en Suisse, où sa famille possède des domaines, et d'où il entreprendra des voyages en Italie. Mais surtout, ces années de voyages à travers l'Europe correspondent à la période de plus grande activité intellectuelle de Natalia, et celle dont nous disposons du plus d'informations grâce à des lettres, mémoires, journaux intimes et autres documents.

Le chancelier Karl Nesselrode mentionne le salon de Natalia Golovkina à Berlin en 1801 et 1802. Il raconte qu'en général, les réceptions de cette époque ne sont pas nombreuses, que les invités y jouent moins qu'ils ne parlent, que la plupart des visiteurs sont des hommes. Il essaye même de discuter de politique russe avec Natalia, lui posant des questions sur les impressions de son voyage de 18 jours dans son pays natal en 1802, mais, se souvenant peut-être des conséquences désastreuses du bavardage à la cour de Naples et de l'interdiction de s'exprimer sur des sujets politiques, elle ne lui racontera rien, sinon ses impressions sur la mode. Cela suscite l'agacement de l'homme politique et entraîne des accusations d'étroitesse d'esprit à l'encontre de toutes les femmes. Natalia et Fédor seront également mentionnés par la portraitiste Louise-Élisabeth Vigée-Lebrun dans ses mémoires sur sa vie berlinoise en 1801, mais elle dépeindra le couple de manière bien plus bienveillante, expliquant qu'elle était heureuse d'échanger avec eux des nouvelles de Russie, où elle s'était exilée à la fin du XVIII<sup>e</sup> <sup>36</sup>.

Après leur départ pour l'Europe, Fédor et Natalia modifient leur mode de vie et passent beaucoup de temps, ensemble ou séparés, dans des stations balnéaires luxueuses situées dans différents pays – à Bade près de Vienne, à Teplice et Karlsbad en Bohême, à Plombières en France, à Lucques en Italie. On peut supposer que ces voyages sont dus également à leur état de santé. Dès 1803, Fédor commence à évoquer son surpoids. En 1810, Charles de Clary-Aldringen, petit-fils du prince de Ligne, raconte que sa santé s'était tellement détériorée qu'il était contraint de

---

<sup>36</sup> VIGÉE-LE BRUN, 1835, vol. 3, édition électronique.

rester au lit plusieurs jours, voire des semaines, car tout mouvement lui était pénible<sup>37</sup>.

Cependant, il n'est pas nécessaire d'avoir des problèmes de santé pour se rendre dans une ville d'eaux. Le développement des stations thermales au XVIII<sup>e</sup> siècle dépendait des ambitions des cours royales et des représentants de la haute société européenne qui se réunissaient dans ces lieux de villégiature en été<sup>38</sup>. En tant qu'« espaces liminaires » dans lesquels des notables de différents pays se mélangeaient<sup>39</sup>, les villes d'eaux se caractérisaient par une relative liberté sociale et culturelle, ce qui pouvait attirer Natalia et Fédor. Les Golovkine se sont attachés surtout à Teplice, domaine des princes de Clary-Aldringen, haut lieu de l'aristocratie européenne et station balnéaire prisée à la fois par des aristocrates russes, allemands et autrichiens.

Alors que les villes d'eaux se transforment peu à peu en entreprises rentables, les aspects économiques s'effacent en grande partie devant des enjeux de prestige. Ainsi, bien que les Golovkine aient payé un appartement à Teplice, Natalia doit y renoncer pour en occuper un autre (situé dans « les tourelles ») à l'arrivée de l'ambassadeur russe Razoumovski à l'été 1803. La situation est d'autant plus délicate que l'animosité avec le ministre russe remonte au premier passage du couple par Vienne, lors de leur route vers Naples. Fédor, qui n'avait alors pas exprimé suffisamment d'estime pour son collègue, voit l'ambassadeur profiter de cette nouvelle rencontre pour régler ses comptes. Fédor essaye d'éviter ce qui lui semble injuste et proteste dans des termes assez énergiques dans une lettre à Charles-Joseph de Clary :

---

<sup>37</sup> CLARY-ALDRINGEN, 1914, p. 183.

<sup>38</sup> STEWARD, p. 235.

<sup>39</sup> Voir par exemple MANSEN, 1988.

Mon cher ami, je n'accepterai point les tourelles, ni même une embrasure de fenêtre ; je vous en dirai franchement la raison. La conduite de monsieur votre père vis-à-vis de nous est trop extraordinaire pour que je veuille lui devoir la moindre chose. Il semble qu'un logement que j'avois loué avant tout autre ; qui m'appartenoit par contrat légal, que je paye soit une grâce qu'il daigne m'accorder. Pour faire sa cour à l'ambassadeur de Russie, il avait beaucoup fait de n'avoir pas fait jeter par les fenêtres, une femme du nom, du rang et de l'existence de madame de Golowkine.<sup>40</sup>

En dépit de tous ces efforts, Natalia est contrainte de céder aux demandes de Razoumovski et de déménager. Les Golovkine, exclus de la hiérarchie diplomatique, cherchent à se positionner autrement et la vengeance de Natalia se déplace dans son roman, qui dessine un portrait très peu flatteur du père d'Alexandrine de M\*\*\*, ambassadeur russe à Vienne. Ainsi, le couple se concentre de plus en plus sur des activités culturelles, pouvant donner un certain prestige social, poursuivies tant dans leur vie ordinaire que dans leurs séjours aux eaux thermales.

Par exemple, en 1801, tandis que les époux passent l'été à Teplice, où le prince Henri de Prusse et la princesse Louise sont en visite, Natalia prend part à un spectacle organisé par le prince. Plus tard, les autres acteurs se souviendront de la beauté de la princesse Catherine Dolgorouki, l'une des aristocrates russes les plus influentes de l'époque, admirée par le prince de Ligne en personne, et du talent d'actrice de Natalia Golovkina<sup>41</sup>.

Le théâtre où ont joué les acteurs avait été construit en 1751 et faisait partie du château des Clary-Aldringen, au cœur de Teplice. Longtemps utilisé par la famille comme lieu de

---

<sup>40</sup> CLARY, 1914, p. 299.

<sup>41</sup> EYNARD, 1849, p. 102.

divertissement, il avait commencé à se professionnaliser et des troupes d'acteurs y étaient de plus en plus souvent invitées. Natalia Golovkina se retrouvera à Teplice au moment de rencontre des anciennes et des nouvelles formes de vie théâtrale.

Les séjours dans les villes d'eaux enrichissaient le capital culturel de l'aristocratie de l'époque, incluant la connaissance de divers pays, des relations personnelles au sein de différents réseaux, la maîtrise de plusieurs langues, ainsi que la familiarité avec les dernières tendances en matière de culture, de mode et de style de vie. La même année, à Teplice, séjourne Madame de Krüdener<sup>42</sup>, l'épouse de l'ambassadeur de Russie en Courlande, qui est l'une des plus brillantes représentantes de ce réseau cosmopolite. Elle allie une origine aristocratique à un vif intérêt pour la littérature, la philosophie et la religion, tout en possédant la capacité d'inspirer des projets politiques globaux, tels que l'idée de la Sainte-Alliance dont l'existence sera liée à la même station balnéaire. Pendant les guerres napoléoniennes, le château des Clary-Aldringen deviendra le quartier général des alliés autrichien, prussien et russe, et c'est ici que la Sainte-Alliance sera scellée, après sa signature formelle à Paris en 1815.

Très vite, en 1803, la baronne Krüdener publie anonymement à Paris son roman épistolaire *Valérie* qui lui apporte une renommée européenne. Grâce à son talent littéraire et à une campagne publicitaire bien élaborée, il est chaleureusement accueilli par le public. Natalia Golovkina devance juste de quelques mois la baronne Krüdener. Son roman *Élisabeth de S\*\*\**, également publié anonymement, voit le jour à Paris en 1802. Compte tenu de la proximité des dates de publication des deux ouvrages, il est justifié de poser la question d'une éventuelle influence réciproque

---

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 101.

des deux autrices. Les projets de publication des romans étaient-ils parallèles, indépendants l'un de l'autre, ou y a-t-il eu des interférences ?

Une telle influence semble tout à fait probable. La controverse mentionnée dans les *Mémoires* d'Henri Dampmartin est peut-être le signe de désaccords littéraires ou de jalousies face à l'intérêt de leur milieu. Selon ces souvenirs, Golovkina et Krüdener auraient même menacé de s'adresser à la presse :

Des nuages légers furent répandus sur ces jours d'éclat et de plaisir. Plusieurs dames se livrèrent à une émulation d'esprit. Dès lors une teinte d'aigreur se mêla parfois aux mots heureux et aux saillies ingénieuses. Les plaisanteries dégénèrent en épigrammes et jetèrent le trouble au sein de la société. Madame la comtesse Nathalie de Golowkin et Madame la baronne de Krudener envoyèrent un défi pour les distinguer l'une de l'autre aux yeux de la presse : chacune d'elles chérissait les armes des princes de Paris.<sup>43</sup>

Le mémorialiste mentionne d'ailleurs, à côté de Golovkina et de Krüdener, une autre écrivaine, Madame de Lavalette, qui appartenait à un autre groupe d'émigrés de l'époque – l'aristocratie française cherchant à fuir la révolution. Cette concentration de noms féminins n'est pas fortuite. Dans son article sur les romans en langue française publiés en 1802, Brigitte Louichon donne les statistiques suivantes : parmi 141 romans français publiés, si l'on exclut les auteurs restés anonymes, on compte 93 romanciers différents dont 27 femmes (29 %)<sup>44</sup>. Selon Éric Paquin, la proportion de femmes augmente lorsqu'il s'agit du roman

---

<sup>43</sup> DAMPMARTIN, 1877, p. 418.

<sup>44</sup> LOUICHON, 2013.

épistolaire : parmi les œuvres de ce type au début du XIX<sup>e</sup> siècle, 44 % ont été écrites par des femmes<sup>45</sup>.

Le roman de Natalia Golovkina s'inscrit dans la vague des romans épistolaires apparus après la Révolution française<sup>46</sup>, mais il a eu beaucoup moins de succès que celui de la baronne de Krüdener et a fini par se perdre parmi des dizaines d'autres ouvrages similaires. L'une des principales raisons en est qu'il n'a pas été adapté aux marchés littéraires possibles – russe, prussien, autrichien, français ou espagnol (car le roman sera traduit aussi en langue espagnole et publié à Valence en 1819)<sup>47</sup>.

C'est seulement à Vienne qu'*Elisabeth de S\*\*\** a eu quelque succès, surtout parce que dans cette ville, il était considéré comme un « roman à clé » renvoyant à des événements réels de la société viennoise. À cet égard, il convient de rappeler que la baronne Krüdener tirait parti du caractère autobiographique de son *Valérie*. La campagne publicitaire, qui contribua à son succès, s'appuyait sur des rumeurs selon lesquelles le roman raconterait l'histoire de la véritable passion malheureuse pour la baronne d'un certain Alexandre Stakhiev, secrétaire de son mari. Ce dernier finit par quitter le service après avoir avoué son amour, non pas à la baronne elle-même, mais à son époux, ambassadeur de Russie en Courlande. Dans le contexte des transformations des valeurs littéraires de l'époque, la subjectivité, le contenu autobiographique transforment en profondeur le champ littéraire et attirent les lecteurs. Une lettre de Fédor, datée du 9 décembre 1802, montre bien l'intérêt des lecteurs viennois pour l'expérience vécue :

---

<sup>45</sup> PAQUIN, 1998.

<sup>46</sup> *Ibidem*.

<sup>47</sup> *Elena Virginia, historia de una joven rusa*, Valencia, Domingo y Mompíe, 3 vol., 1819.

Madame de Golovkin est très flattée des succès qu'obtient *Elisabeth* à Vienne, cela lui a remis le cœur au ventre, et c'est ce qui (sic !) les femmes ne haïssent pas, mais elle est désolée que l'on s'obstine à chercher Madame de D\*\*\* dans Alexandrine. Otez le nom et la ressemblance tombe. Il faudra donc avant d'écrire un livre avoir devant soi le catalogue de toutes ses connaissances avec noms et surnoms ? Alexandrine est belle et très intrigante, Madame de D\*\*\* est laide et trop naturelle, voyez la belle ressemblance ! Mais on veut la trouver, on la cherche, on ajoutera ici, on retranchera là, et l'on finira par trouver que c'est d'elle qu'il s'agit. Elles ont séduit des sots, mais n'y a-t-il de sots dans le monde qu'Antoine et D\*\*\* ? Madame de Golovkin en sa qualité d'auteur se console de tout cela par des succès, mais moi en qualité de mari, je suis désolé qu'on la croie assez méchante pour faire imprimer [...] des portraits d'après la nature.<sup>48</sup>

Ajoutons aussi que le public viennois est au courant du conflit entre Fédor Golovkine et le comte Razoumovski. En ridiculisant le personnage du père d'Alexandrine, ambassadeur russe à Vienne, Natalia venge ainsi son mari tout en provoquant un intérêt supplémentaire chez les lecteurs autrichiens.

Les succès de Vienne ne se reproduisent pas à Berlin. D'après Fédor, Natalia commet une erreur en choisissant Berlin au lieu de Paris pour vendre ses ouvrages. Son écriture en langue française perd en légitimité, et la réception de son livre reste limitée à la capitale de Prusse où « *toutes les boutiques en sont pleines, car personne n'en veut* »<sup>49</sup>.

Il souligne également que la publication du roman s'est déroulée dans une atmosphère très peu favorable. Il semble que l'opinion négative sur l'œuvre se soit formée avant même

---

<sup>48</sup> FOND CLARY, c. 190, lettre de Dresde, du 9 décembre 1802.

<sup>49</sup> Cité dans MAGNE, 2017, p. 1008.

l'apparition d'*Elisabeth de S\*\*\**. Passer par la presse parisienne serait pour Fédor le seul moyen de protéger une œuvre avant que « *la proie* » ne soit livrée aux « *ennemis [de la comtesse] qui déchirent déjà ce qu'ils ne tiennent pas encore* »<sup>50</sup>. La critique du roman se fait même dans les plus hautes sphères de la société où un autre défaut – les erreurs et les fautes d'impression – est également pointé du doigt. En 1802, Louise de Prusse, après avoir lu l'œuvre de Natalia, écrit que le roman est un « *objet de curiosité [...] assez mauvais* » car « *il a des fautes de style ; des expressions inconcevables et des fautes d'impression très comiques* »<sup>51</sup>.

Dans ses mémoires, Fédor évoque d'autres indices de l'attitude hostile de la cour berlinoise envers Natalia. Selon lui, l'opinion n'a fait qu'empirer au fil du temps. Une nouvelle raison de mécontentement, cette fois venant de la reine, serait, comme à la cour de Naples, due à la jalousie. Afin de décorer sa robe pour le bal de Berlin en 1804, Natalia avait acheté un tissu en cachemire que la reine avait jugé trop cher pour elle-même. D'après Fédor, cela aurait suscité une rancune que les Golovkine n'ont pas réussi à dissiper même lorsque Natalia organisa, pour se faire bien voir, une représentation théâtrale en français pour laquelle Fédor avait dépensé une forte somme d'argent<sup>52</sup>.

La réalisation de ce spectacle montre que Natalia a cherché non seulement à développer ses talents d'actrice et d'écrivaine, mais aussi celui de metteuse en scène. Ainsi, en 1803, à Teplice, Natalia organise plusieurs représentations théâtrales. D'après Mathieu Magne, le plus souvent, il s'agit de théâtre français galant, encore en vogue en Autriche-Hongrie et en Prusse, où la société

---

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 1009.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 1008.

<sup>52</sup> GOLOVKINE, 1905, p. 296-300.

mondaine demeure attachée aux traditions qui ont été ébranlées en France par la Révolution<sup>53</sup>. Comme pour ses autres activités, de nombreux mondains ont accueilli ses productions théâtrales avec mépris. Friedrich Gentz, écrivain et homme politique allemand, qui visite Teplice la même année, considère que Natalia a organisé ces spectacles seulement par *vanité démesurée* :

Malgré la société nombreuse qui a embelli Töplitz cet été, on ne peut pas nier qu'il règne une espèce de monotonie et de stérilité dans les divertissements publics. Ce que nous avons eu de plus piquant, étaient deux jours de spectacle français, où l'on a donné, la première fois l'*Original* et une autre petite pièce, la seconde fois le *Père supposé*, dans lequel le Comte François Palffy (car ce sont-là nos acteurs) a fait sa première entrée sur le théâtre. Le tout n'est autre chose que le résultat de la vanité démesurée de Madame de Goloffkin, qui, sachant parfaitement, que ni Palffy, ni le pauvre Lolo Clary, ni l'excellente Madame de Clary-Chotek, ni le Prince de Ligne, sont capables de la seconder dans des pièces qui n'ont ordinairement d'autre mérite que celui de pouvoir être bien jouées, se fait un jeu d'immoler toutes ces victimes innocentes, pour goûter quelques applaudissements.<sup>54</sup>

D'autres mondains s'en prennent à l'apparence de Natalia. La qualité de son travail artistique est oubliée, c'est son corps qui est mis *in fine* en avant. C'est ainsi que l'on peut interpréter l'épisode raconté par Lucia Mocenigo, une Vénitienne de haute naissance connue en tant que mécène de Lord Byron :

One evening, at Princess Clary's, the assembled guests were evoking the good times they had had the previous summer at the Clarys' palazzo in Toeplitz. Someone mentioned a play they had staged, adding that a Countess Golowkin's acting had been especially pleasing. "Oh, she

---

<sup>53</sup> MAGNE, 2020.

<sup>54</sup> KLINKOWSTRÖM, 1870, p. 4.

couldn't possibly have pleased the public because she is too ugly for words," Count Hohental blurted out, unaware that the gentleman sitting just a few seats away was none other than Count Golowkin. "Ah, but her ugliness is balanced by her spirit and her amiability," Countess Hohental replied, realising her husband's faux pas. But there was no stopping Count Hohental : "My dear, spirit and amiability count for little when one is that ugly." Count Golowkin lamely defended Countess Golowkin : "I agree no one would want her as a lover, but she will do as a wife." "Oh no nono ! Not as wife and not as a lover," Count Hohental insisted, mimicking poor Countess Golowkin's traits. By this time the rest of the assembly was cracking up. Old Prince de Ligne could not hold his giggles anymore and hobbled out to the billiard room in a fit of hysterical laughter.<sup>55</sup>

Cette situation est d'autant plus ironique qu'un couplet d'un ton bien différent avait été chanté par la comtesse de Hohenthal lors d'une fête organisée à l'occasion de l'anniversaire de son mari et de celui de Natalia Golovkina au domaine des Clary à Teplice. La chanson, écrite par le prince de Ligne, est conservée dans les *Mélanges littéraires* de ce dernier :

Mais, Natalie, entendez ce qu'on dit.  
Quand on voudrait ne pas vous rendre hommage,  
On ne peut pas, ni veut y résister.  
Qui réunit partout chaque suffrage,  
C'est Natalie alors qu'il faut citer,  
Et mon mari ne fait que m'imiter.<sup>56</sup>

D'après la lettre de Lucia Mocenigo, Fédor cherche à protéger la réputation de son épouse et il avoue lui-même dans une de ses missives que les succès de son épouse ne le laissent pas indifférent :

---

<sup>55</sup> Cité dans ROBILANT, 2008, éd. électronique.

<sup>56</sup> STROEV, 2013, t. 1, p. 414.

Je connais bien ce que vous me dites du prix qu'on attache au succès de sa femme. Je suis loin d'être amoureux de la mienne, elle n'est même telle qu'il la faudrait à mon amitié, mais je recueille avec empressement les éloges qu'on lui donne, ses succès semblent m'appartenir et ce n'est pas un des moindres effets de l'amour propre qui nous domine. Le plus haut degré d'intrigue dans une femme honnête doit toujours être de reconquérir les regards de son mari au moyen des applaudissements du public et celles qui le négligent sont fort près de l'abandon dans quelque acception que vous preniez ce mot.<sup>57</sup>

Les signes publics d'attention réciproque étaient caractéristiques de leur couple : Natalia a, par exemple, dédié son *Élisabeth de S\*\*\** à Fédor, en utilisant cette dédicace également en vue d'anticiper d'éventuelles critiques et de montrer qu'elle écrit avec la permission de son mari.

La citation ci-dessus soulève la question des relations entre Natalia et Fédor et du fonctionnement de leur couple. Pour y répondre, il faut présenter le contexte dans lequel la lettre citée a été créée. La ville de Teplice occupait une place importante dans leur vie. Tous deux ont avoué leur fort attachement non seulement au lieu, mais aussi à la famille Clary-Aldringen. Par exemple, les échecs théâtraux, dont on se moque dans la société viennoise, sont perçus très différemment dans la famille Clary qui semble apprécier les efforts de Natalia pour organiser des représentations dans le théâtre familial, tout en reconnaissant que les échecs sont plutôt imputables aux autres participants aux spectacles. Par exemple, Charles-Joseph (Lolo) donne dans son journal toute une liste des raisons pour lesquelles, selon lui, la représentation du *Père supposé* a échoué : il n'a pas appris son rôle, il avait mal à la tête, il a eu une crise de panique, l'âge de son personnage ne correspondait

---

<sup>57</sup> FOND CLARY, c. 190, lettre de Baruth, du 19 janvier 1803.

pas au sien et la pièce était trop sérieuse. Ces fiascos théâtraux n'ont pourtant pas éloigné Natalia Golovkina des Clary, mais les ont au contraire rapprochés. Ainsi, dans les jours qui suivent la représentation malencontreuse, Charles-Joseph va à plusieurs reprises rendre visite à Natalia Golovkina.

Cependant, une relation beaucoup plus étroite unit Lolo Clary et Fédor, de onze ans son aîné. Les deux aristocrates se ressemblent par leurs origines car ils sont tous deux petits-fils de diplomates célèbres : de Gabriel Golovkine et du prince de Ligne. La lourde tâche d'être digne du glorieux passé de leur famille les rapproche, tout comme leur intérêt pour la littérature. Cependant leur amitié ne se noue qu'à partir de l'automne 1802 au cours d'un échange de lettres qui étonne par les thèmes abordés. Après être partis de Teplice, Fédor Golovkine envoie une série de missives qui décrivent sa vie intérieure, son profond attachement pour Lolo et aussi sa relation avec son épouse sous une forme beaucoup plus directe que dans ses écrits habituels. Il essaie par exemple d'expliquer à son jeune ami comment il parvient à équilibrer sa vie de famille :

Il n'est rien de tel pour le bonheur intérieur comme de se mettre dès l'entrée d'une nouvelle vie sur un pied qui ne demande ni trop de raison, ni trop de sacrifices. De laisser voir à la personne à laquelle on s'est lié, tout ce qui est possible et probable [...] Ne vous départez jamais de ce grand principe là, le bonheur de votre femme y est intéressé, quoique les apparences et le début semblent prouver le contraire. C'est par ce seul moyen que j'ai pu gouverner la femme que Dieu fit la plus ingouvernable, qui loin de vouloir passer de l'amour à l'amitié, veut sans cesse rétrograder de l'amitié à l'amour [...] Eh, bien, nous ne vivons pas mal ensemble lorsqu'elle est calme, je lui montre de l'amitié, de la

confiance, mais dès qu'elle s'exalte, je disparaissais. Arriver à ce point-là n'a pas été l'affaire d'un jour, mais j'y suis parvenu [...]<sup>58</sup>

Comme on peut le constater, Fédor décrit sa relation avec Natalia de façon plutôt cynique ; il ne partage pas les sentiments que, à en juger par la lettre, sa femme éprouve pour lui. Malgré ce manque d'affection, Fédor se sent obligé de garder les apparences d'un mariage heureux :

Il entre dans mes projets d'aller passer huit jours avec vous, c'est même mon seul projet, mais je vais vous parler comme à moi-même. Madame de Golovkine avec tout son esprit est exigeante, elle aime à se créer des romans et ne manquera pas de jeter des hauts cris si je la quitte encore. Si j'en étais un peu amoureux, cela me paresserait piquant, mais je ne le suis pas du tout et alors je crois devoir tenir à certains égards, qui assurent la tranquillité domestique. Quand on n'a que des procédés à donner, c'est un procédé déjà que de ne rien diminuer.<sup>59</sup>

*Chapitre IV dans lequel Natalia Golovkina devient  
« plus ridicule que jamais »*

La production littéraire de circonstance, que nous avons évoquée dans le chapitre précédent, est une activité courante de la société mondaine. La plupart des œuvres de ce type ne présupposent pas de contenu sérieux et profond, se limitant à des formules de politesse prévisibles et à des compliments vides de sens. C'est sous cette forme conventionnelle qu'est rédigée en 1806 l'une des épîtres poétiques de Fédor, dans laquelle il annonce qu'après avoir quitté Berlin, il ne compte pas retourner en Russie :

---

<sup>58</sup> *Ibidem*, lettre de Dresde, du 26 novembre 1802.

<sup>59</sup> *Ibidem*, lettre de Dresde, du 19 septembre 1802.

Je ne vais point à la cour d'Alexandre.  
Présenter l'encensoir ni mendier des fers.  
Sur les seuls biens auxquels il faut prétendre  
Mes yeux enfin se sont ouverts  
Je vais m'asseoir parmi les sages,  
Cultiver doucement mes champs et mes amis,  
Et libre, sans orgueil, à l'abris des orages  
Des biens que j'ai perdus rassembler les débris.<sup>60</sup>

Malgré sa volonté affichée de « cultiver des champs et des amis », son retrait complet du monde est encore très loin ; pendant près de vingt ans encore, il poursuivra son activité littéraire et politique en marge de la vie mondaine européenne. Si le projet d'aller en Russie est évoqué, c'est peut-être parce que cette idée vient à l'esprit de Natalia qui, contrairement à Fédor, retournera bientôt dans son pays natal.

A côté de cette écriture conventionnelle, Fédor s'essayait à la production d'œuvres littéraires plus ambitieuses que de simples vers d'occasion. Il est l'auteur du roman épistolaire *La Princesse d'Amalfi*, achevé peu de temps après que Natalia eut terminé son *Élisabeth de S*. Son projet semble avoir été inspiré par un conseil de Natalia. Charles de Clary, ami dévoué du couple, envisage d'écrire un roman en 1803, mais il est difficile pour lui d'inventer une histoire. Fédor, voulant l'aider, se tourne vers son épouse pour demander son avis. Natalia lui conseille de ne pas se compliquer la vie en créant une œuvre nouvelle mais plutôt d'adapter une œuvre déjà existante. Fédor transmet cette recommandation à Charles :

Ne trouvant donc rien à votre usage dans ma boutique, j'ai été fouiller dans le magasin de Madame de Golovkine ; elle a lu fort attentivement

---

<sup>60</sup> STROEV, 2013, t. 1, p. 418.

le plan que vous m'avez communiqué et puis elle m'a dit en riant :  
« conseillez-lui de mettre en lettres *Gils Blas de Santillane* ». <sup>61</sup>

Si Charles de Clary n'a pas suivi ce conseil, Fédor le prend pour lui-même. Il compose ainsi son roman en s'inspirant d'un opéra dont il existait plusieurs versions, mais, contrairement à Natalia, il ne le publie pas tout de suite. Il se contentera de lectures publiques à partir de 1804 à Berlin<sup>62</sup> et il répétera cette expérience à Paris et en Suisse. Son texte ne sera publié qu'en 1820. *La Princesse d'Amalfi*, sans devenir un succès, sera salué par la critique et même traduit en espagnol et en allemand. La préface du roman décrit l'histoire de sa création et la présente comme une activité sans importance, le produit de divertissements mondains :

Cet ouvrage est la suite d'une discussion de société. Une femme avec un esprit a exigé quelque chose qui, dans le fait de romans, s'oppose aux plus grandes difficultés de l'auteur, à un seul sujet connu et donné, ou à une entière liberté accordée à l'imagination. Les avis étaient fort partagés. Le mien fut qu'à talents égaux, la première de ces conditions était la moins favorable. [...] On résolut, d'un commun accord, de tenter les deux chances. Celle que j'avais jugée la plus défavorable m'échut en partage ; et comme, en fait de plaisanterie [...], on me donna *La Princesse d'Amalfi*, opéra alors en vogue [...].<sup>63</sup>

La lecture du roman de Fédor intéresse entre autres un public fait d'écrivains réputés. Nous avons déjà évoqué la rencontre de Fédor et Natalia avec la baronne Krüdener qui, comme les Golovkine, travaillait sur son roman épistolaire au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. À Berlin, les deux époux se rapprochent d'une autre figure marquante

---

<sup>61</sup> MAGNE, 2017, p. 1009.

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 991.

<sup>63</sup> GOLOWKIN, 1821, p. 5-8.

de la littérature européenne. Germaine de Staël assiste à la lecture de *La Princesse Amalfi*. Son premier roman *Delphine* a été publié en 1802, la même année qu'*Élisabeth de S\*\*\**. L'intérêt de l'écrivaine à succès pour l'œuvre de Fédor et Natalia est donc tout à fait logique. Dans plusieurs lettres de Staël, rédigées entre 1805 et 1814 et adressées à Fédor, on peut lire une attention amicale pour le couple, bien que teintée d'une légère jalousie envers Natalia, et derrière laquelle se devinent aussi quelques désaccords littéraires. La question du droit des femmes à choisir leur mode de vie après la mort de leurs époux est au centre de *Delphine*, mais cette vision progressiste ne correspond pas tout à fait aux pensées de Natalia Golovkina, qui a tendance à soutenir des idées plus conservatrices. Germaine de Staël écrit, par exemple, en 1808 depuis Coppet :

Je comptais vous trouver ici, et je perdis par vous l'agrément de mon été. Point du tout ! Je trouve que vous avez quitté la tente pour la ville de Paris, et que vous n'avez pas autant pensé à moi qu'à M<sup>me</sup> Nathalie. Au reste je m'y attendais. Vous êtes indépendant de toutes vos affections, vous n'avez besoin de personne, enfin je n'en finirais pas si je disais tous vos défauts, et ces défauts je ne les sens que parce que je vous aime ou du moins parce que vous me plaisez, car vous dire je vous aime, c'est presque jurer, c'est trop fort pour votre sublime légèreté.<sup>64</sup>

Cette lettre suggère d'ailleurs que Natalia et Fédor se retrouveront encore pendant l'année 1808. A cette époque, Natalia prépare probablement la publication française de son second roman.

Fédor rend visite plus d'une fois à Germaine de Staël à Coppet. Il rejoint ainsi les rangs des aristocrates russes qui ont rencontré l'écrivaine dans son domaine<sup>65</sup>. Fédor évoque sa visite

---

<sup>64</sup> GOLOVKINE, 1905, p. 394.

<sup>65</sup> ZABOROW, 1993-1994.

dans ses Mémoires en y incluant une anecdote qu'il a apprise à Coppet. Il s'agit d'une rencontre entre deux amants de Germaine en 1794 dans le domaine de l'écrivaine. Cette rencontre, qui aurait pu se terminer en duel, s'est déroulée de manière étonnamment apaisée malgré toutes les craintes de l'écrivaine et de ceux qui étaient dans la confidence<sup>66</sup>. Plus tard, après s'être installé en Suisse, Fédor continue à entretenir des relations avec la famille de Madame de Staël. C'est grâce à lui qu'ont vu le jour de nombreuses lettres des archives de Daniel Clavel de Branles et de son épouse, qui comptaient parmi leurs correspondants Voltaire et M<sup>me</sup> Suzanne Necker, mère de l'écrivaine. Si le nom de Fédor est encore cité aujourd'hui par des spécialistes de l'œuvre de Voltaire et de Staël, c'est à cause de la publication des *Lettres diverses recueillies en Suisse par le comte Fédor Golovkin* (1821).

Lorsqu'en 1804 Fédor organise des lectures publiques de *La Princesse d'Amalfi* en présence de Germaine de Staël, Natalia envisage déjà d'écrire un nouveau roman. Elle garde encore cet enthousiasme littéraire qui n'est plus partagé par son mari. Fédor, exposant les projets de son épouse à Charles de Clary, soutient que le nouveau roman de Natalia aura le même sort que le précédent. « *Que de nouveaux chagrins l'impression lui prépare!* » prédit-il en songeant aux « *ennemis* » que la comtesse s'est faits en s'avancant sur la scène littéraire de l'époque<sup>67</sup>.

Malgré les avertissements de Fédor, Natalia publie, toujours anonymement, son roman *Alphonse de Lodève* à Moscou en 1807 dans l'imprimerie de Kryageff et Mey<sup>68</sup>. Une deuxième

---

<sup>66</sup> GOLOVKINE, 1905, p. 314-316.

<sup>67</sup> Cité dans MAGNE, 2017, p. 987.

<sup>68</sup> Voir par exemple *Revue des Romans*, 1839, p. 292.

publication du roman voit le jour à Paris deux ans plus tard. C'est ainsi que la revue bibliographique de l'époque présente ce roman :

Alphonse de Lodève quitte Paris, où il jouait le personnage d'homme à bonnes fortunes, arrive à Bologne, voit l'épouse de M. de Vélétri, et voit naître tout à coup une de ces passions dont on ne voit que de rares exemplaires. M. de Vélétri est très-jaloux de sa femme, et cependant Alphonse ne lui cause aucun ombrage ; il a ses entrées libres auprès de madame, n'éprouve qu'une légère résistance, et obtient en très-peu de temps l'aveu tant désiré. M. de Vélétri est tué en duel, et il ne semble qu'alors rien ne doive plus s'opposer au bonheur des deux amants ; mais, par un malentendu cruel, par un accident inattendu, l'événement qui la rend veuve est présenté à M<sup>me</sup> de Vélétri comme si c'était Alphonse qui fût mort et non pas son mari ; la douleur qu'elle ressent est si violente, que l'arrivée même de cet amant adoré ne peut l'empêcher d'y succomber. Elle expire, et Alphonse désespéré renonce au monde et va s'enfermer dans un cloître.<sup>69</sup>

Madame de Staël était au courant de cette publication de 1809 et, dans sa lettre à Fédor écrite la même année, elle émettra même l'hypothèse que l'œuvre de Natalia a un caractère autobiographique :

J'ai lu : *Alphonse de Lodève*, votre héritier présomptif, et j'y ai trouvé de la sensibilité et quelquefois de la grâce. Les femmes ont tant souffert qu'elles s'entendent toujours à la douleur et la peignent avec vérité.<sup>70</sup>

Certains éléments autobiographiques apparaissent dans le roman, par exemple le lieu des événements – l'Italie, qui a joué un rôle important dans la vie des Golovkine ; le projet de retrait du monde, qui pousse Lodève à quitter Paris pour l'Italie rappelle

---

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 292-293.

<sup>70</sup> GOLOVKINE, 1905, p. 396-397.

également les déplacements de Fédor d'une capitale européenne à l'autre. Le nom de Lodève ressemble enfin à l'un des prénoms de Fédor Golovkine – *Lodewijk*.

Germaine de Staël suggère probablement une ressemblance entre Madame de Vélétri et Natalia Golovkina, comme pour le roman *Valérie*, de la baronne de Krüdener, qui raconte sous une forme transformée l'histoire d'Alexandre Stakhiev. Bien que l'hypothèse de Staël soit séduisante, aucune preuve ne confirme la similitude entre l'histoire d'amour de Madame de Vélétri et la biographie de Natalia, si ce n'est que Natalia et Fédor se séparent peu de temps après la publication de l'œuvre.

*Alphonse de Lodève* ne sera remarqué par le public ni en France, ni en Russie bien que sa forme tranche considérablement avec celle d'*Elisabeth de S\*\*\**, conformément à l'évolution générale du roman épistolaire européen. La partie mondaine disparaît, le centre du récit étant occupé par l'évolution de l'amour entre les deux personnages, à la manière d'un journal intime<sup>71</sup>. Si le premier roman de Golovkina réunissait la Livonie et Riga avec Vienne, Saint-Petersbourg et Florence, nous nous trouvons cette fois dans un espace franco-italien, pour lequel, en somme, la couleur nationale importe peu, l'accent étant mis sur les émotions des personnages amoureux.

Contrairement à son premier roman, Natalia ne publie pas de traduction russe d'*Alphonse de Lodève*. L'absence d'adaptation s'explique par le sujet plutôt audacieux – une femme mariée tombant amoureuse d'un jeune mondain – et par la possibilité d'interpréter le roman comme un texte autobiographique.

---

<sup>71</sup> Voir PAQUIN, *op. cit.* et BIERCE, *op. cit.*

L'année de publication moscovite, 1807, est également l'année de la mort du père de Natalia Golovkina et celle du dernier voyage en Russie de Fédor. Natalia hérite du domaine de Severskoïe, propriété de son père, mais elle continue probablement sa vie mondaine et passe ses hivers à Moscou où elle reçoit des invités dans son salon. Sur la recommandation de Fédor, Louise Fusil, actrice et cantatrice qui a fait carrière entre la France, la Belgique et la Russie, lui rend visite. Cette femme laisse une description de l'écrivaine particulièrement détaillée :

La comtesse était une personne de beaucoup d'esprit, fort instruite, connaissant parfaitement notre littérature, ayant même composé quelques jolis ouvrages en français. Ses soirées étaient agréables, quoiqu'on l'accusât d'être un peu madame Duffeffant ; mais il faut bien qu'il se mêle toujours de la jalousie dans les succès, même dans ceux de société ; la médiocrité ne souffrant rien qui la dépasse.<sup>72</sup>

L'attention que l'actrice porte à Natalia est peut-être due à leur intérêt commun pour le théâtre et à une biographie marquée, chez l'une comme chez l'autre, par une carrière théâtrale hors de leur pays d'origine. De plus, toutes deux vivent séparées de leurs conjoints.

La rupture de Natalia et Fédor a lieu entre 1808 et 1810. Le journal de Charles de Clary, qui s'est rendu à Paris en 1810 pour le mariage de Napoléon, indique que Natalia et Fédor ne vivent plus ensemble. À cette époque, Fédor Golovkine loue un appartement à Paris, mais passe le plus clair de son temps dans sa villa Montalègre située entre Versailles et La Malmaison. Il y reçoit une visite de l'ex-impératrice Joséphine qui vit à proximité. Charles rapporte aussi une remarque de Fédor selon laquelle

---

<sup>72</sup> FUSIL, 1841, p. 192.

Natalia est devenue « *plus ridicule que jamais* »<sup>73</sup> mais ne fournit aucune explication sur la raison de cette appréciation.

Ces mots humiliants nous semblent mériter une analyse plus approfondie car l'adjectif « ridicule » se rencontre souvent dans les documents relatifs à la vie de Natalia Golovkina. Il était peut-être encore plus douloureux, pour Natalia, de l'entendre que le mot « laide » car il ne fait pas référence à des qualités physiques, mais aux capacités intellectuelles et au comportement de l'écrivaine. Le souci de ne pas paraître ridicule est l'une de ses principales préoccupations. Comme certaines autres sentiments (du dégoût, de la peur, de la colère...), celui du ridicule peut être associé à l'idée d'une transgression de la norme, mais sous une forme socialement évaluée comme très peu menaçante ou vouée à l'échec. Il est possible de définir comme ridicule une aspiration à quelque chose d'important de la part de quelqu'un qui ne peut en aucun cas l'obtenir et qui, en même temps, n'est pas conscient de cette impossibilité. Ce groupe d'idées — violation de la norme, impossibilité d'atteindre le résultat, et absence de lucidité quant à sa propre situation — se dessine à travers les trois adjectifs associés au ridicule en français : laid, absurde et stupide. Quand Fédor décrit une Natalia « *plus ridicule que jamais* », il peut penser aussi bien aux efforts qu'elle a faits pour regagner son affection qu'à ses nouveaux projets littéraires.

Une nouvelle mention de Natalia apparaît dans la correspondance de Fédor en 1823, l'année de sa mort. Golovkine, qui s'est installé en Suisse, malade, obèse, cloîtré chez lui, est informé d'un héritage important qu'il a reçu en Russie. Pour lui, qui affirme dans l'une de ses lettres que sa santé se dégrade toujours lors des chutes de neige, un voyage en Russie est bien entendu

---

<sup>73</sup> CLARY, 1914, p. 36.

impossible. Il confie donc la gestion de cet héritage à sa femme pour éviter les vols<sup>74</sup>. Les résultats de cette intervention ne sont cependant pas tout à fait clairs, car dans son testament il n'y a pas de traces des fabuleuses richesses dont il prétendait avoir hérité.

Natalia vivra encore plus de vingt ans après la mort de son mari et ne s'éteindra qu'en avril 1849. Bien que son caractère énergique l'ait sans doute poussée à de nouveaux projets, nous n'avons pas encore pu trouver d'informations fiables sur sa vie durant cette période. Les mentions de « comtesse Golovkina » sont assez nombreuses, mais elles ne peuvent être attribuées avec certitude à l'autrice d'*Elisabeth de S\*\*\**.

Pour résumer les informations que nous avons réussi à rassembler et à présenter dans cet essai, nous pouvons dire que l'essentiel des renseignements sur Natalia nous est parvenu grâce à Fédor, à sa correspondance, à ses mémoires ou aux documents qui lui ont été consacrés. Dans la masse de renseignements qui concernent Fedor Golovkine, de rares lignes sur Natalia Golovkina se glissent bien de temps à autre, mais sa personnalité reste plongée dans un brouillard que ne dissipent pas entièrement les remarques la concernant, souvent teintées de préjugés ou d'antipathie (comme sur son goût pour la mode, sur son ambition démesurée, sa prétendue laideur ou son comportement jugé ridicule). Malgré ces appréciations souvent humiliantes, Natalia Golovkina apparaît comme une femme douée et cultivée, passionnée par la littérature et le théâtre. Elle a réussi à réaliser plusieurs grands projets culturels en tant qu'écrivaine et metteuse en scène. De ce point de vue, elle s'est certainement démarquée de la norme de son époque, car aujourd'hui encore, les femmes sont minoritaires parmi les représentants de ces deux professions.

---

<sup>74</sup> PELISSIER, 1902, p. 574-575.

## *Bibliographie*

1. Archives d'État de Litoměřice (République tchèque), liaison Dččín, fonds Clary-Aldringen (FOND CLARY).
2. ARXIPOVA, Aleksandra, KIRZJUK, Anna, 2020, *Opasnye sovetskie veči*, Moskva, NLO.
3. *Arxiv knjazja Voroncova*, 1876, Kniga os'maja, Moskva, Tipografija Gračeva i K°.
4. BIERCE, Vincent, 2022, « À la recherche d'un genre perdu. Le roman épistolaire au XIX<sup>e</sup> siècle », in PÉZARD, Émilie, STIÉNON, Valérie (dir.), *Les Genres du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, p. 259-273, DOI : 10.48611/isbn.978-2-406-12980-6.p.0259.
5. BALAYE, Simone, 1966, « Les lettres inédites du prince de Ligne à M<sup>me</sup> de Staël », in *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, t. XLIV, p. 227-289.
6. BAUDIN, Rodolphe, « Introduction », in *Épistolaire en Russie, La Revue Russe*, 2009, n° 32.
7. BONNET, S., 1905, « Notes et introduction », in Golovkine, Fédor, *La cour et le règne de Paul Ier*, Paris, Plon, p. 10-96.
8. BOURDIEU, Pierre, 1986, « L'illusion biographique », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986. p. 69-72, DOI : <https://doi.org/10.3406/arss.1986.2317>.
9. BARTENEV Pierre, 1865, « Saltychikha », in *Russkijarhiv*, n° 2, <https://www.vostlit.info/> Texts/ Dokumenty/ Russ/ XVIII/ 1760-1780/ Saltykova\_D\_N/ text1.htm.
10. BRIKNER, Alexandre, *Potemkin*, Sankt-Peterburg, Rikker, 1891, 276 p.
11. CHATELAIN, Nicolas, (éd.), 1861, « Lettres du comte de Golowkin à M. Nicolas Chatelain », in *Revue suisse*, t. XXIV, E. Klingebel, Neuchâtel p. 92-111, 407-420, 629-696.
12. CHUQUET, Arthur, 1909, « Une actrice durant la Retraite de Russie », in *La Revue*, v. 53, Paris, p. 220-232.
13. CLARY-ALDRINGEN, Charles de, 1914, *Trois mois à Paris lors du mariage de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup> et de l'archiduchesse Marie-Louise*, Paris, Plon.

14. DAMPMARTIN, Anne-Henri Cabet de, 1877, « Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'Emigration par, maréchal des camps, et armées du Roi », in M. de Lescure (ed.), *Mémoires de l'émigration, 1791-1800*, Paris, L'imprimeur de l'Institut, p. 243-428.
15. DELON, Michel, 2008, « L'Italie de Corinne », in LUNDEN, Hans Peter et DELON, Michel, *L'Italie dans l'imaginaire romantique*, Copenhague, The Royal Danish Academy of Sciences and Letters, p. 81-94.
16. DERRIDA, Jacques, 1967, *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
17. DOLGOROUKOW, Pierre, 1867, *Mémoires du Prince Pierre Dolgoroukow*, t. 1, Genève, Cherbuliez.
18. ROBILANT, Andrea Di, 2008, *Lucia, a Venetian Life in the Age of Napoleon*, New York, Knopf.
19. DIVOFF, Elisabeth, 1914, « Paris pendant le Consulat. – II », in *Revue de Paris*, t. 5, p. 78-103.
20. EYNARD, Charles, 1849, *Vie de Madame de Krüdener*, (2 vol.), Lausanne, Bridel.
21. FOUCAULT, Michel, 1977, « La vie des hommes infâmes », in *Les Cahiers du chemin*, n° 29, 15 janvier, p. 12-29.
22. FOUCAULT, Michel, 1961, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon.
23. FOUCAULT, Michel, 1976, *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
24. FOUCAULT, Michel, 1984, *Le Souci de soi*, Paris, Gallimard.
25. FOUCAULT, Michel, 1966, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard.
26. FOUCAULT, Michel, 1975, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
27. FOUCAULT, Michel, 1982, « Space, Knowledge and Power. Entretien avec R. Rabinow », in *Skyline*, mars.
28. FUSIL, Louise, 1841, *Souvenirs d'une actrice*, vol. 2, Paris, Dumont, [3 vol.].
29. GIRAUD Yves et CLIN-LALANDE Anne-Marie, 1995, *Nouvelle Bibliographie du roman épistolaire en France*, Fribourg, Éditions Universitaires Fribourg.
30. GOLOVKINE, Fédor, 1905, *La cour et le règne de Paul Ier*, Paris, Plon.
31. GOLOVKINE, Fédor, 1905-2, « Manuscrit confidentiel et secret confié à l'indulgence de S.M. l'Impératrice Catherine, seule », in *Revue d'histoire diplomatique*, 1905, n° 1, Paris, Plon.

32. GOLOVKINE, Fédor, 1861, « Lettres du comte de Golowkin à M. Nicolas Chatelain », in *Revue suisse*, 1861, n° 24, Imprimerie de Fritz Marolf, p. 92-111, 407-420, 479-484, 629-696.
33. GOLOVINA Varvara, *Souvenirs de la comtesse Golovine, née princesse Galitzine 1766-1821*, Paris, Plon, 1910.
34. GRETCHANAIA, Elena, 2010, « J'ai assez d'orgueil... : les Russes en tant qu'étrangers vus par eux-mêmes dans les écrits rédigés en français (XVIII<sup>e</sup>-début du XIX<sup>e</sup> siècle) », in STROEV, Alexandre, (éd.), *L'image de l'étranger*, Paris, Institut d'études slaves, p. 151-168.
35. GRETCHANAIA, Elena, 2010-2, « Nous voudrions que les femmes s'occupent de la littérature : Traductions des romancières françaises en Russie autour de 1800 », in GILLEIR, Anke ; MONTOYA, Alicia C. ; VAN DIJK, Suzan, (éd.), *Women Writing Back/Writing Women Back*, Brill, Leiden-Boston, p. 347-374.
36. GRETCHANAIA, Elena, 2012, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe... La francophonie en Russie (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)* », Berne, Peter Lang.
37. JOUKOVSKAÏA, Anna, 1999, « La Naissance de l'épistolographie normative en Russie », in *Cahiers du monde russe : Russie, Empire russe, Union soviétique, États indépendants*, octobre-décembre 1999, vol. 40, n° 4, p. 657-689.
38. KLINKOWSTRÖM, Clemens von, (éd.), 1870, *Briefe politischen Inhalts von und an Friedrich von Gent Aus den Jahren 1799-1827*, Wien, Braumüller.
39. LAMORAL (prince) de LIGNE, Charles-Joseph de, 1802, *Mélanges littéraires et sentimentales*, t. 25, Dresde, Walter.
40. LEBASTEUR, Henri, (éd.), 1928, *Nouveau recueil de lettre du prince de Ligne. Edition critique*, Paris, Champion.
41. LESCURÉ, Adolphe de, 1877, *Mémoires sur l'émigration (1791-1800)*, Paris, Firmin-Didot.
42. LEVI, Alvarés, 1850, *Précis méthodique des littératures*, Paris, Chez l'auteur.
43. LOUICHON, Brigitte, 2013, « Les romans en 1802 » in *Romantisme*, 2013/2 n° 160, p. 15 à 26, DOI: 10.3917/rom. 160.0015, <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2013-2-page-15.htm>.
44. MAGNE, Matthieu, 2017, *À Teplice et dans le monde. Les Clary-Aldringen : une maison princière dans l'Europe des Habsbourg au temps des Révolutions*, Thèse de doctorat, Université Nice Sophia-Antipolis.
45. MAGNE, Matthieu, 2020, « Les théâtres de la haute noblesse de Bohême : culture galante et mise en scène dans la monarchie des Habsbourg après la

- Révolution française », in *La révolution française*, n° 18, [En ligne] <http://revues.ouverture.org/lrf/4223>.
46. MANSÈN, Elisabeth, 1988, « An image of paradise : Swedish spas in the eighteenth-century », in *Eighteenth Century Studies*, 1988, 31 :4, p. 511-516.
  47. MIRONOV, Boris, 2003, *Social'naja istorija Rossii perioda imperii*, Sankt-Peterburg, Dmitrij Bulanin, t. 1.
  48. NESSELRODE, Anatole, (éd.), 1908-1912, *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*, 11 v., Paris, Lahure.
  49. OFFORD, Derek C., RZEUCKIJ, Vladislav, ARGENT, Gesine, 2018, *La langue française en Russie*, Amsterdam, Amsterdam University Press.
  50. OLSSON Ulf, 2013, « Cordelia's Silence, or Spoken Violence », in *Silence and Subject in Modern Literature: Spoken Violence*, New York, Palgrave Macmillan, p. 1-35.
  51. PAQUIN, Éric, 1998, *Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIX<sup>e</sup> siècle (1793-1837) : adaptation et renouvellement d'une forme narrative*, Thèse de Philosophiæ Doctor, Université de Montréal.
  52. PELISSIER, Léon, (éd.), 1902, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany*, Paris, Fontemoing.
  53. PINGAUD, Léonce, 1905, « Le comte Fédor Golovkine d'après ses écrits publiés et inédits », in *Revue d'histoire diplomatique*, n°1, Plon-Nourrit, Paris, p. 391-440.
  54. *Revue des romans. Recueil d'analyses raisonnées des productions remarquables des plus célèbres romanciers français et étrangers*, 1839, t. 1, Paris, Imprimeur de l'Institut.
  55. *Russkij biografičeskij slovar'*, 1904, t. 18, Saint-Pétersbourg, V. Demakov.
  56. *Russkij biografičeskij slovar'*, 1897, t. 8, Saint-Pétersbourg, Glavnoeupravlenieudelov.
  57. SAVINOVA Ekaterina, 2008, *Sel'skie usad'by moskovskix predprinimatelej, konec XIX – načalo XX veka*, Moskva, Glavnoe arxivnoe upravlenie Moskvy.
  58. SLAVUTINSKIJ, Stepan, 1985, « General Izmailovi ego dvornja », in SELIVANOV, Il'ja, SLAVUTINSKIJ, Stepan, *Iz provincial'noj žizni. Povesti, rasskazy, očerki*, Moskva, Sovremennik, pp. 219-289.
  59. SOLOV'EV B., 2000, *Russkoe dvorjanstvo i ego vydajučiesja predstaviteli*, Prostov-na-Donu, Feniks.
  60. Staël, Madame de, 1914, « Madame de Staël et Monsieur Necker d'après leur correspondance inédite », in *Revue des deux mondes*, LXXXI année, sixièmes période, t. 21, Paris, Bureau de la Revue des deux mondes.

61. STEWARD, Jill, 2016, « The role of inland spas as sites of transnational cultural exchange in the production of European leisure culture (1750-1870) », in BORSAY, Peter and HEIN FOURNÉE, Jean, (éd.) *Leisure cultures in urban Europe, 1700-1870: A transnational perspective*, Manchester, Manchester University Press, p. 234-259.
62. STROEV, Alexandre, 2009, « Le réseau des connaissances et des correspondants russes du prince Charles-Joseph de Ligne », in *Nouvelles Annales Prince de Ligne*, t. XVIII, p. 7-65.
63. STROEV, Alexandre ; VERERUYSSSE, Jerom, (éd.), 2013, *Prince Charles-Josèphe de Ligne, Correspondances russes*, 2 vol., Paris, Honoré Champion.
64. TASTEVIN, Félix, 1908, *Histoire de la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812*, Paris-Moscou, Champion-Tastevin.
65. TOSI, Alessandra, 2006, *Waiting for Pushkin : Russian fiction in the reign of Alexander I (1801-1825)*, Amsterdam-New York, Rodopi.
66. TOSI, Alessandra, 2007, « Women and Literature, Women in Literature : Female Authors of Fiction in the Early Nineteenth Century », in ROSSLYN, Wendy ; TOSI, Alessandra (ed.), *Women in Russian culture and society, 1700-1825*, New York, Palgrave Macmillan, p. 39-63.
67. VIGEE-LEBRUN, Louise-Elisabeth, 1837, *Souvenirs*, 3 vol., Paris, Fournier.
68. WEIL M.-H. et DI SOMMA CERCELLO C. (éd.), 1911, *Correspondance inédite de Marie-Caroline, reine de Naples et de Sicile, avec le marquis de Gallo*, t. 1 (1785-1798), Paris, Emile-Paule.
69. ZABOROV Piotr, 1993-1994, « Les Russes à Coppet », in *Cahiers staéliens, Nouvelle série*, n° 45, p. 67-75.